

L'approche sociolinguistique de B. Larin dans le contexte historique et académique des années 1920-1930

Margarita SCHOENENBERGER

Université de Lausanne

Résumé:

Dans l'article est remise en question la thèse d'une sociolinguistique soviétique des années 1920-1930 en tant que précurseur de la sociolinguistique occidentale, mais aussi en tant que courant linguistique uni et homogène. C'est l'approche sociolinguistique de B. Larin qui est étudié en détail dans le contexte social et intellectuel de cette époque: ses recherches manifestent une volonté d'isoler l'objet de la linguistique sociale en tant que science indépendante, de le définir et de tracer les voies d'accès à cet objet. Comparées à celles de ses collègues-linguistes des années 1920-1930, les convictions scientifiques de Larin sont singulières. Larin préconisait dans la recherche linguistique une *méthode inductive*: toute conclusion devrait se baser sur une analyse d'un corpus de produits linguistiques réellement attestés, toute généralisation devrait être en accord avec les faits particuliers et ne devrait pas être remplacée par une déduction hâtive afin de satisfaire à des postulats pré-conçus.

Mots-clés: histoire des idées linguistiques en URSS, sociolinguistique, B.A. Larin, variation linguistique, langue «littéraire», langue «nationale»

0.

Dans les années 1920-1930, le «social» devient un thème de prédilection dans les travaux des linguistes en Union soviétique. L'intérêt pour les facteurs sociaux dans le fonctionnement du langage a une longue histoire dans les sciences du langage en Russie. De nombreux linguistes soviétiques et postsoviétiques revendiquent une «ancienneté» russe dans le domaine de l'étude sociale du langage, et ce bien avant l'apparition de la sociolinguistique anglo-américaine dans les années 1950 et insistent sur une continuité de leurs recherches avec celles de linguistes comme E.D. Polivanov, R.O. Šor, V.M. Žirmunskij, L.P. Jakubinskij, B.A. Larin. Les mêmes noms apparaissent, le plus souvent, sous forme d'une liste dans plusieurs textes. C'est le cas de l'article de M.M. Guxman de 1972 «Aux origines de la linguistique sociale soviétique» [*U istokov sovetskoj social'noj lingvistiki*], devenu un article de référence dans le domaine de la linguistique sociale¹. Les manuels de sociolinguistique parus en Russie (étonnamment rares)², les ouvrages d'histoire des théories linguistiques³ citent ces mêmes noms.

Il est vraisemblable que l'émergence de la linguistique socialisante dans les deux premières décennies après la révolution de 1917 se soit produite en partie parce que celle-ci s'accordait avec l'air du temps, où toutes sortes d'idées anciennes étaient critiquées, en matière sociale autant que scientifique et artistique. La jeune linguistique soviétique est devenue une façon parmi d'autres de se rallier aux idées progressistes. En même temps, l'intérêt pour le «social» a été conditionné par des événements politiques et a évolué dans un cadre institutionnel particulier.

En effet, les travaux des linguistes soviétiques de cette période ont une orientation sociologisante prononcée. Cependant, les chercheurs en question ne constituent pas un groupe homogène ni du point de vue théorique ni du point de vue méthodologique. Je m'intéresserai surtout à la figure de Boris Larin pour dégager et comparer la place, le contenu et les pratiques d'investigation, tels qu'ils apparaissent dans ses écrits, et qui concernent deux notions, à savoir la notion de variation linguistique due

¹ «La deuxième moitié des années 1920 et la décennie suivante ont été dans l'histoire de la linguistique soviétique une période décisive pour l'évolution ultérieure de la science marxiste du langage. [...] Plusieurs thèmes qui sont actuellement au centre des recherches à l'étranger comme la stratification sociale du langage urbain, les rapports entre la langue standard et d'autres formes linguistiques, etc. ont déjà été formulés et dans une certaine mesure étudiés il y a 40 ans dans toute une série de travaux de linguistes soviétiques» (Guxman 1972, p. 2).

² Švejcer, Nikol'skij 1978; Krysin, Belikov 2001; Golovko, Vaxtin 2004. L'ouvrage de Vaxtin et Golovko est une exception frappante parmi tous ces textes et s'appuie ouvertement dès les premières pages sur la tradition anglophone dans l'étude sociale du langage. Pour plus de détails sur ces deux derniers manuels, cf. Schoenenberger 2009.

³ Berezin 1975; Kondrašov 1979 [2004]; Susov 1999; Alpatov 1999.

aux facteurs sociaux et la notion de langue «littéraire» ou, plus largement, celle d'une langue «commune pour tout le peuple» ou «nationale».

1. LE CONTEXTE HISTORIQUE ET ACADÉMIQUE DES ANNÉES 1920-1930

Durant les années 1920, beaucoup de scientifiques continuaient de travailler sur des problématiques avec des méthodes qui leur étaient familières, essentiellement au sein de l'Académie des Sciences (dès 1925, l'Académie des Sciences de l'URSS)⁴. En même temps, il y avait des savants qui revendiquaient dans leur approche le marxisme en tant que méthode de recherche. Certaines sciences, comme la psychologie, la sociologie et, dans une certaine mesure, la linguistique cherchaient à prendre en compte la théorie marxiste d'une façon «naturelle» qui n'émanait pas d'une décision du parti, mais provenait d'une opposition générationnelle d'avant la révolution entre, d'une part, les jeunes scientifiques cherchant à intégrer dans leurs travaux les nouvelles méthodes d'investigation et, d'autre part, la science académique traditionnaliste⁵.

Par ailleurs, la période des années 1920-1930 a été celle de deux autres tendances dans les sciences humaines soviétiques. Premièrement, la création et l'organisation de la science soviétique suivaient un processus semblable à celui des pays occidentaux: on y observe une centralisation et une étatisation des activités scientifiques (en particulier, création d'instituts de recherches spécialisés pour chaque discipline), un caractère de plus en plus collectif de la recherche et sa planification organisée⁶. Deuxièmement, en Union soviétique la recherche scientifique devient très vite l'objet d'un endoctrinement marxiste: pour veiller sur la direction idéologique des activités scientifiques sont créées l'Académie communiste en 1918, l'Institut du professorat rouge en 1921 (sous la direction de l'historien M.N. Pokrovskij)⁷. Plusieurs professeurs de l'Académie, formés avant la révolution, travaillent dans des instituts de recherches récemment créés, regroupés en 1924 en une Association des instituts de recherche en sciences humaines de Russie (la RANION) qui avait pour tâche de former de nouveaux enseignants en sciences humaines pour les écoles supérieures. Il se trouve que les instituts de la RANION, qui occupaient une position intermédiaire entre l'Académie des Sciences et l'Institut du professorat rouge, ont formé

⁴ Cf. Esakov 1994.

⁵ A.N. Dmitriev, historien des sciences humaines soviétiques, appelle ce phénomène «marxisme académique» (Dmitriev 2007, p. 10). D'après Dmitriev, le travail des sociologues russes comme V.F. Asmus et A.I. Neusyxin, des psychologues L.S. Vygotski et A.N. Šebunin, du culturologue spécialiste du cinéma I.I. Ioffe était directement inspiré par et lié au marxisme.

⁶ Cf. Kojevnikov 2002; Graham 1975.

⁷ Cf. Dmitriev 2007; David-Fox 1998.

l'essentiel des cadres scientifiques des années 1930-1970, tandis que l'Institut du professorat rouge était une «pépinière» pour les dirigeants politiques du pays⁸.

Dans l'histoire des sciences humaines en Union soviétique, plusieurs chercheurs distinguent deux périodes en articulant l'axe des changements autour de ce qu'on appelle le Grand tournant [*Velikij perelom*]. Dans les grands traits, il s'agit de l'évolution des sciences avant et après⁹.

Dans les années 1920, le canon marxiste soviétique à appliquer à l'activité scientifique a des contours flous et permet différentes interprétations¹⁰. Devenu l'idéologie officielle des vainqueurs, le marxisme-léninisme des années 1920 donnait quelques indications méthodologiques que les sciences intégraient chacune à sa façon dans leurs activités. Il faut cependant remarquer que les recherches qui prévoyaient des enquêtes sociologiques et qui, officiellement, allaient dans le sens du marxisme-léninisme des années 1920 ont été arrêtées dès 1921¹¹. Les recherches de terrain en

⁸ Cf. Dmitriev 2007; Berendt 2002; Aleksandrov 2002.

⁹ Le livre de V.Z. Papernyj *Culture 2* [*Kul'tura 2*], écrit en 1979 comme une thèse de doctorat en histoire de l'architecture soviétique et publié pour la première fois en 1983 aux États-Unis, après l'émigration de l'auteur sur sol américain, est le premier à thématiser cette différence entre les climats intellectuels et culturels des années 1920 et 1930. L'histoire de l'architecture russe sert de prétexte à l'auteur pour décrire la réalité soviétique dans sa globalité sous la forme de deux modèles que Papernyj appelle Culture 1 et Culture 2. Papernyj compare les modèles en question à l'aide d'un certain nombre d'oppositions binaires: «début / fin», «mouvement / immobilité», «mutisme / parole», «horizontalité / verticalité», «homogénéité / hiérarchie», etc. Le modèle de la Culture 1 (les premiers termes des oppositions citées) décrirait l'architecture des années 1920, tandis que la Culture 2 trouverait son assise dans l'architecture des années 1930 et exprimerait la quintessence du stalinisme. Papernyj étend l'opposition Culture 1 / Culture 2 à d'autres domaines de la vie culturelle en Union soviétique des années 1920-1930. Ainsi, la Culture 1 et la Culture 2 connaîtraient chacune non seulement un type particulier d'architecture mais aussi des formes d'art et des sciences aux contours précis, qui seraient associées à un ordre social déterminé. Papernyj va plus loin et avance pour l'histoire de la Russie en tout cas des quatre derniers siècles, depuis Ivan le Terrible, la thèse de cycles historiques où les périodes de Culture 1 et de Culture 2 se succéderaient à tour de rôle: après le stalinisme (Culture 2) a lieu le «Dégel» des années 1956-1965, suivi de nouveau par la période de Culture 2 («stagnation» bréjnévienne) et ensuite par celle de Culture 1 («perestrojka» de Gorbatchev et les années 1990). Dans la dernière édition de son livre de 2006, Papernyj prédit une nouvelle période de la Culture 2. Je n'adhère pas à toutes les thèses de Papernyj, mais celle sur une interdépendance (des rapports réciproques, bilatéraux) et non une influence unilatérale entre l'ordre politique et social, et la «culture», que je comprends comme des représentations sociales partagées par une grande partie de la communauté (car un pays ne peut pas fonctionner par la pure répression, il faut l'adhésion des gens), me semble très intéressante.

¹⁰ Je laisse le soin d'explicitier les aléas de la théorie marxiste sur le sol russe et son intégration par les différentes disciplines scientifiques à des recherches particulières (cf., entre autres, Dmitriev 2004 et Jaroševskij 1994).

¹¹ La sociologie a été introduite dans le cursus universitaire en 1917, en 1919 ont été menées des enquêtes sociologiques parmi les habitants de Petrograd, mais en 1921 les cours de sociologie ont été remplacés par des cours de matérialisme historique. En 1922, le chef de file de la sociologie P. Sorokin a quitté la Russie, comme bon nombre d'intellectuels russes. À la fin des années 1920, la tentative de quelques sociologues soviétiques de faire sortir la sociologie du

linguistique ont connu le même sort vers la fin des années 1920. À ceci il y avait une raison objective, à savoir la difficulté de mener des investigations de terrain dans le pays ravagé par la guerre civile avec un effectif de chercheurs réduit. La raison décisive était pourtant de nature politique, à savoir la «métamorphose» du marxisme en marxisme-léninisme où le principe marxiste de base sur le caractère *concret* de la science n'a plus de corrélation avec le monde sensible et matériel connaissable, l'étude du concret passe obligatoirement par l'étude de l'histoire sociale qui contient déjà toute la vérité, il suffit de l'interpréter correctement; l'autre principe marxiste sur la *pratique* «qui décide tout» n'a plus de rapport avec les faits observables qui décideraient que tel ou tel postulat scientifique est vrai ou faux, mais a un rapport avec l'utilité de la science dans l'instruction et l'éducation des masses.

Dans les années 1930, après le Grand tournant dans la politique du parti vers la collectivisation et l'industrialisation, le marxisme «revu et corrigé» par J. Staline connaît une autre métamorphose: il prend des allures nationalistes et devient une idéologie officielle et obligatoire en Union soviétique, proclamée supérieure à toute autre. De même, les sciences humaines soviétiques des années 1930 s'appuient sur le marxisme-stalinisme en vigueur pour affirmer la supériorité de la science soviétique sur la science bourgeoise occidentale, taxée de réactionnaire et positiviste. Le ton des reproches adressés aux savants occidentaux ne ressemble plus à des critiques entre partenaires égaux, mais à «un intérêt condescendant et méfiant envers des païens de la part d'élus déjà initiés à la vérité marxiste»¹².

La conjonction des deux facteurs, à savoir l'organisation de plus en plus étatisée des investigations scientifiques et la pression idéologique de l'État, mène à une autosuffisance de la science soviétique qui fonctionne en vase clos et déterminera la direction et les méthodes de recherches à venir. Les sciences humaines sont instrumentalisées, éloignées de l'empirique, tournées vers l'étude du passé¹³.

Cependant, d'après plusieurs chercheurs contemporains qui ont pris en compte des documents rendus accessibles ces dernières années¹⁴, la spécificité des sciences humaines de la période stalinienne ne peut s'expliquer uniquement par la pression idéologique et physique grandissante de l'État et par l'apparition d'institutions scientifiques à l'échelle nationale qui organisaient et géraient toute recherche. La tendance à l'auto-suffisance et au renfermement aurait eu des appuis dans la mentalité des scientifiques soviétiques. Autrement dit, la peur des répressions et le désir

matérialisme historique et de lui procurer une niche spécifique en tant que science appliquée a échoué.

¹² Dmitriev 2007, p. 18. D'après Dmitriev, cela a été la fin définitive du «marxisme académique» en tant que recherche d'une nouvelle méthode prometteuse pour sortir de la crise scientifique.

¹³ Cf. Aleksandrov 1996. Sur la situation en psychologie soviétique des années 1920-1930, cf. Jaroševskij 1994; sur la situation en sciences historiques, cf., par exemple, Dubrovskij 2005.

¹⁴ Cf., par exemple, Sorokina 1997; Paperno 2002; Bogdanov 2005.

carriériste des protagonistes ne suffisent pas à expliquer l'histoire des sciences humaines en Union soviétique, il faut prendre en considération les «états d'esprit» des gens qui font la science. Il en ressort une vision de la vie scientifique soviétique plus complexe que la vision d'une science, simple victime des repressions¹⁵.

2. LA SITUATION EN LINGUISTIQUE

Dans les années 1920, les travaux en linguistique sont menées surtout à l'Université de Moscou et à celle de Petrograd (Leningrad), les universités d'autres grandes villes connaissant de grandes difficultés après la guerre civile. Y travaillent aussi bien des scientifiques de la «vieille» génération, formés et reconnus avant la révolution, que des linguistes plus jeunes. Les premiers continuent d'appliquer des méthodes de recherche traditionnelles comparativistes et s'occupent de l'histoire des langues indo-européennes, avant tout de l'histoire des langues slaves¹⁶. Les linguistes russes plus jeunes comme G.O. Vinokur, N.F. Jakovlev, N.N. Durnovo, E.D. Polivanov s'intéressent à de nouvelles théories et méthodes linguistiques, venues d'Occident, entretiennent des relations avec les linguistes occidentaux, essentiellement avec les linguistes de l'École de Prague, et partagent avec leurs collègues les concepts comme «structure», «synchronie», «diachronie» et les méthodes de description des faits linguistiques¹⁷. En même temps, les linguistes soviétiques se trouvent face à des tâches concrètes à accomplir comme la création d'alphabets pour les communautés linguistiques soviétiques qui ne connaissent pas d'écriture, ce qui influence sans doute leurs conceptions linguistiques.

Il faut noter avant tout la conviction de la plupart des jeunes linguistes soviétiques que la langue est un objet d'intervention et que leur devoir

¹⁵ Dès le début des années 1990, apparaissent en Russie et dans les ex-républiques soviétiques des travaux sur les répressions menées par le pouvoir soviétique de différentes époques contre les disciplines scientifiques tout entières ou contre des savants particuliers. Cf. les recueils d'articles *La science victime de répressions [Repressirovannaja nauka]* (Jaroševskij [éd.], 1991-1994) sur les savants de l'Académie des Sciences de Russie, d'après les archives de l'Académie rendues accessibles; Ašnin, Alpatov, Nasilov 2002; Onoprienko 1990. Ces ouvrages mettaient en avant le rôle néfaste (et décisif) du régime totalitaire soviétique sur la recherche et les destins personnels de savants. Dans le domaine de la linguistique, un point de vue similaire est défendu par la linguiste moscovite de renom M.O. Čudakova dans son récent article de 2007 «La langue d'une civilisation désagrégée» [*Jazyk raspavšejsja civilizacii*] où est présentée comme victime du régime soviétique la langue russe elle-même (Čudakova 2007).

¹⁶ Pour plus de détail sur les biographies scientifiques de ces linguistes, cf. par exemple Alpatov 1999, p. 225-244.

¹⁷ Même si les concepts en question n'ont pas été pensés de la même façon par ces linguistes. Par ailleurs, il y a eu des linguistes qui développaient des théories linguistiques personnelles, différentes de la grammaire comparée et du structuralisme praguois. L'exemple le plus frappant est la théorie de N.Ja. Marr.

est de trouver la meilleure façon de «construire» la langue du futur. Cette vision n'est pas, à mon avis, normative, car l'aspiration des linguistes à diriger l'évolution linguistique n'est pas tournée vers l'usage langagier de tous les jours, mais vers un état de langue dans un avenir plus au moins lointain de la révolution mondiale.

Dans les années 1930, après le Grand tournant vers l'idéologie nationaliste et la réorganisation générale de la science en URSS, la science universitaire ne joue plus le même rôle qu'auparavant. La linguistique n'est plus du tout enseignée dans les universités, mais uniquement dans quelques facultés pédagogiques, dans le but de former de futurs enseignants pour l'école secondaire, et dans les instituts de recherche spécialisés du système RANION. Les linguistes sont toujours appelés à aider le pouvoir soviétique dans la construction du socialisme, mais cette aide prend des formes différentes dans les années 1930: les spécialistes du langage doivent former les nouveaux écrivains soviétiques¹⁸.

C'est dans ces années-là qu'apparaît le concept linguistique de langue «nationale», élaborée par V.M. Žirmunskij et L.P. Jakubinskij¹⁹, qui a son assise dans la forme livresque de la langue de la bourgeoisie mais doit être différente de cette dernière en vertu du déterminisme historique du marxisme-stalinisme. Cette langue *commune à tout le peuple* est à rechercher dans le passé de la culture russe et est destinée à consolider dans la population l'idée d'appartenance à un groupe particulier, une nation au passé unique et à l'avenir radieux. En somme, la Russie soviétique de l'époque stalinienne emprunte un raisonnement et un cheminement similaires à ceux des pays européens des XVIII^{ème}-XX^{ème} siècles²⁰ pour créer leurs identités nationales, mais dans des conditions politiques spécifiques, celles d'un État totalitaire. La réflexion sur les fondements du concept de

¹⁸ En avril 1932, la décision du Comité central du parti «Sur la réforme des organisations littéraires» [*O perestrojke literaturno-xudožestvennyx organizacij*] met officiellement fin à l'existence et à la concurrence entre plusieurs organisations littéraires des années 1920. La formation des nouveaux écrivains soviétiques est, dans les années 1930, un cheval de bataille de l'écrivain M. Gorki qui se met au service du régime stalinien, fonde et dirige dès 1930 la revue *Literaturnaja učeba* ['Formation littéraire'] et dès 1934 l'Union des écrivains de l'URSS. Papernyj remarque pour la période des années 1930 (Culture 2) l'importance du langage verbal, du «mot», dans tous les arts, y compris dans l'architecture: si la Culture 1 des années 1920 répugne particulièrement à la parole littéraire (peinture de V. Kandinsky et de K. Malévitch, théâtre de V. Meyerhold et A. Tairov, cinéma muet) et lutte contre tout emprunt à un autre art pour élaborer son propre langage, la Culture 2 «illustre», traduit tout en parole. S'établit une hiérarchie des arts fondée sur leurs possibilités verbales où la littérature occupe la plus haute place. Toute modification institutionnelle commence par les Unions des écrivains, les autres domaines artistiques suivent (Papernyj 2006, p. 222-223). En effet, le retard des arts soviétiques des années 1920 d'après la *Grande encyclopédie soviétique* de 1953 (2^{ème} éd., t.21, p.19) est qualifié de façon suivante: «Dans les années 1920, le cinéma était dépourvu de parole, le moyen essentiel d'expression de tout artiste». Le rôle des écrivains professionnels est reconnu comme primordial dans l'écriture des scénarios cinématographiques, impossibles à changer. Dès 1938 une décision spéciale interdit de changer le moindre mot dans le script.

¹⁹ Žirmunskij 1936; Jakubinskij 1930 et 1932.

²⁰ Cf. Thiesse 1999; Bogdanov 2005.

langue «nationale» n'est pas l'affaire de l'élite cultivée, mais une entreprise scientifique organisée par les autorités compétentes. En fait, le concept est plus politique que linguistique.

Les travaux linguistiques d'orientation sociale des années 1920-1930 évoquent une autre notion, celle de *langue littéraire* en tant que langue de la littérature et celle de *langue «littéraire»* en tant que langue de la culture qui ont toutes les deux des rapports étroits avec la notion de langue «nationale» et qui font partie des intérêts des linguistes²¹.

3. L'APPROCHE DE B.A. LARIN

Parmi les linguistes qui ont réfléchi à des voies d'accès au fonctionnement de la langue dans la société, Boris Aleksandrovič Larin (1893-1964) occupe une place particulière, car ce linguiste soviétique ne s'intéresse pas à la langue «nationale», «de culture», «littéraire», «de tout le peuple» en tant qu'objet de descriptions linguistiques, mais bien au contraire déploie des efforts considérables pour écarter ce genre d'objets «factices» de sa démarche scientifique.

Larin a étudié à l'Université de Kiev, qu'il a terminée en 1914. Dès 1916 l'essentiel de sa carrière scientifique se déroule à Petrograd – Leningrad où il enseigne à l'Université et à l'Institut pédagogique²².

Dans son travail de linguiste, Larin n'a pas abouti à une construction théorique achevée, mais il avait une idée claire de la façon de mener une recherche en linguistique et il a donné une direction à ceux qui voulaient suivre sa voie. Larin préconise dans la recherche linguistique une *méthode inductive*: toute conclusion doit se baser sur une analyse d'un corpus de produits linguistiques réellement attestés, toute généralisation doit être en accord avec les faits particuliers et ne doit pas être remplacée par une déduction hâtive afin de satisfaire à des postulats préconçus. De ce point de vue, Larin suit l'approche de l'académicien A.A. Šaxmatov dont la pratique scientifique et les idées ont exercé une influence indéniable sur Larin²³. Les convictions scientifiques de Larin sont, à mon avis, singulières si on les compare à celles de ses collègues de la même époque.

²¹ Les différents points de vue sur la langue «nationale» et la langue «littéraire» ont trouvé leur place dans la définition de ces notions données dans la première édition de la *Grande encyclopédie soviétique* de 1939. La langue «nationale» y est l'objet d'un grand article de 5 pages (Šor 1939b). Tout au long de l'article, son objet est désigné tantôt comme langue «nationale», tantôt comme langue «nationale littéraire», tantôt comme langue «nationale littéraire de tout le peuple», tantôt comme langue «littéraire de toute la nation». Les traits «national» et «littéraire» apparaissent comme indissociables, où «littéraire» concerne aussi bien la littérature que la culture-civilisation, le tout englobant «tout le peuple». La même encyclopédie contient un petit (3 alinéas) article sur la langue «littéraire» qui ne comporte rien de différent comparé à l'article sur la langue «nationale» (Šor 1939a).

²² Pour plus de détails, cf. l'article de Berezin (2002) qui contient l'autobiographie de Larin.

²³ Larin 1960 [2010]; Lixačev 1977.

Larin consacre une de ses premières publications, l'article de 1923 «Sur les variétés de textes littéraires» [*O raznovidnostjax xudožestvennoj reči*]²⁴, à se situer dans une certaine tradition scientifique qu'il ne comprend pas comme tradition russe. L'objectif de l'auteur est d'explicitier à la fois sa filiation et sa rupture conscientes avec ses prédécesseurs russes. L'article porte sur les travaux en analyse littéraire et ne contient que peu de remarques sur la science du langage. Larin commence par dire ce qui n'est pas l'objet de la linguistique. Ainsi, la langue des belles lettres n'en serait pas un et devrait être l'objet d'une discipline à part. En parlant de la langue de la littérature, Larin remarque que son étude «se situait traditionnellement à la frontière de la linguistique et de la science de la littérature»²⁵. Or, Larin affirme la nécessité de séparer ces deux disciplines car elles n'ont pas, d'après lui, le même objet.

Le linguiste définit la science des textes littéraires comme une étude de leurs propriétés *esthétiques* en tant que propriétés distinctives, tandis que les linguistes qui se sont intéressés aux textes littéraires en relevaient des points communs avec d'autres usages non littéraires.

Pour définir l'objet de l'analyse littéraire, Larin commence par désavouer certaines méthodes appliquées à l'étude littéraire et qui lui semblent inappropriées. Tout d'abord, Larin critique l'approche génétique, c'est-à-dire celle qui voit le texte littéraire dans une perspective historique en faisant intervenir des critères étymologiques. C'est la position d'A.A. Potebnja et de ses disciples que Larin accuse de «psychologisme étymologisant»²⁶. Larin s'appuie sur certains apports de la linguistique qui mettent en évidence le caractère secondaire et bancal de preuves étymologiques (en citant des travaux d'I.A. Baudouin de Courtenay, de Ch. Bally, de F. de Saussure) et il affirme que «la nouveauté sémantique du texte littéraire ne coïncide pas avec une nouveauté historico-lexicologique»²⁷. Or, c'est la première qui doit être le centre d'intérêt d'une analyse littéraire scientifique. Ensuite, Larin se prononce contre une méthode analytique qui «morcelle» le texte littéraire, en étudiant le sens des mots pris isolément, tandis qu'il faudrait étudier leur signification dans un contexte beaucoup plus large, car «au-delà d'un certain degré d'isolement [des éléments] la signification esthétique est complètement perdue»²⁸. Une telle approche n'étant qu'à l'état embryonnaire, Larin propose quelques exemples pour démontrer les limites de l'approche analytique.

Pour le sujet du présent article, il est intéressant de relever dans le texte de Larin ses considérations sur les rapports qu'entretiendraient la langue de la littérature et les usages linguistiques réels. Larin examine deux hypothèses courantes à l'époque et partagées par de nombreux linguistes

²⁴ Larin 1923 [1997].

²⁵ *Ibid.*, p. 149.

²⁶ *Ibid.*, p. 150-151.

²⁷ *Ibid.*, p. 151.

²⁸ *Ibid.*

russes. La première est celle de la langue de tous les jours qui serait une source, un «matériau» pour la langue littéraire. Le linguiste s'inscrit en faux contre cette hypothèse et affirme qu'elle n'a rien d'évident et qu'elle n'est communément admise que par tradition:

«Humboldt et Potebnja ont trouvé et analysé certaines *analogies* entre les parlers populaires (des analogies justes car les parlers populaires possèdent des traits esthétiques, mais ils ne faisaient cet effet *que sur ces savants* à cause de la perception étymologisante de ces derniers) et une parole recherchée et originale d'un poète. Ils y ont supposé un rapport régulier qu'ils n'ont pas étudié ni défini. Et leurs successeurs ont découvert la vérité dans les livres de leurs maîtres et considèrent comme incontestable *leur* théorie qui affirme que le langage poétique est une mise en forme du matériau langagier de tous les jours. Le terme de mise en forme a été emprunté aux arts plastiques et appliqué aux phénomènes linguistiques de façon irréfléchie. Ici, il n'est pas judicieux et n'explique rien»²⁹.

Larin est conscient que ses affirmations n'ont pas été étayées par des recherches ciblées et appelle de ses vœux ce genre de travaux. Il n'exclut pas par ailleurs une influence de la «langue vivante» sur différents styles littéraires, mais elle devrait être étudiée.

Larin examine également l'hypothèse du passage de la langue des belles lettres dans un usage vivant et considère qu'«elle doit également être discréditée»³⁰. Le linguiste russe envisage l'existence de rapports complexes entre l'usage linguistique des belles lettres et celui de tous les jours, et essaie d'en donner une première définition, qu'il développera par la suite à la fin des années 1920. Dans son article de 1923, il s'agit plutôt d'une description à grands traits que d'une définition rigoureuse et les formulations de Larin sont parfois opaques. Je présente en entier les extraits en question:

«L'attention et l'intérêt que porte à la littérature un mélange [*smes'*] si plurilingue de caractères si multiples, qu'est la *nation*, témoigne de façon particulièrement flagrante que la langue poétique, et uniquement elle, est potentiellement commune, inconditionnelle et compréhensible pour tout le peuple de façon supradialectale et supraindividuelle»³¹.

«La variété poétique de la langue fédère [*ob''edinjaet*], mais pas tout le temps (*sic*), les parlers régionaux et les parlers de classes, il serait plus juste de dire que cette variété n'est pas conditionnée par les types et les normes linguistiques en tant que matériau, mais par une communauté d'esprit entre le poète et la nation dans leur sens créatif du langage; ce n'est pas une même tradition de signes et de système, mais des tendances similaires dans leur façon de se réorganiser [*perestroen'e*]. La variété poétique ne coïncide avec les normes d'aucun dia-

²⁹ *Ibid.*, p. 156; l'auteur souligne.

³⁰ *Ibid.*, p. 158.

³¹ *Ibid.*, p. 157; nous soulignons.

lecte pour la simple raison que *tous les membres de la nation* disposent d'une pluralité de types linguistiques (même si tous ne le font pas de la même façon) dans le but de se différencier socialement; la langue de la littérature assure un contact potentiel entre justement les membres plurilingues de façon homogène [*odnorodno-mnogojazyčnyx*] (*sic*) non pas en vertu d'un matériau commun (composition de ce plurilinguisme), mais en vertu d'une majesté magique et immédiate de ses propriétés esthétiques, avant tout en vertu de son potentiel combinatoire³².

J'avoue que certains passages me semblent ambigus, mais je retiens de ces citations les points suivants:

- il n'y a pas de rapport direct entre la langue de la littérature et la langue effectivement parlée: l'une n'emprunte rien à l'autre ni n'influence l'autre directement;
- la communauté linguistique n'est jamais homogène, elle présente une multitude d'usages régionaux et sociaux;
- chaque locuteur dispose et a régulièrement recours à plusieurs usages langagiers;
- la langue de la littérature n'est pas un usage qui existerait réellement, par conséquent, il n'est pas l'objet de la linguistique;
- la langue de la littérature peut apparaître sous certaines conditions (restant à préciser) comme une langue que tous les membres de la communauté linguistique comprennent même s'ils ne l'utilisent pas dans leur vie verbale de tous les jours;
- les raisons de cette compréhension générale de la langue de la littérature ne relèvent pas d'une communauté de forme avec les usages en présence, mais d'une autre dimension que l'on peut appeler psycho-sociale (la langue de la littérature *peut* jouer un rôle social fédérateur) et dont les mécanismes restent à élucider.

Même si Larin insiste sur le fait que «du point de vue de l'objet scientifique, ce travail n'a pas de rapport avec la linguistique»³³, on peut affirmer le contraire: la teneur de la position de Larin est de séparer aussi bien l'étude littéraire de la linguistique que la linguistique de l'étude littéraire pour affirmer que le texte littéraire et l'usage langagier réel font deux. D'ailleurs, le dernier paragraphe de son article contre une approche évolutionniste dans l'étude littéraire semble tout aussi pertinent pour le domaine des sciences du langage russes de cette époque:

«On peut noyer dans la tradition historique tout phénomène littéraire. La conception et l'interprétation scientifiques du chercheur dépendent de ses aspirations et de ses convictions: les évolutionnistes enrichissent inévitablement et sans peine les prédécesseurs et les contemporains de l'auteur étudié par l'éclat de ses succès, tandis que ce dernier se retrouve privé de sa majesté, et ils ob-

³² *Ibid.*, p. 158; l'auteur souligne.

³³ *Ibid.*, p. 162.

tiennent un tableau clair du “conditionnement” et de “l'évolution ininterrompue” de tout ce qu'ils veulent»³⁴.

L'approche théorique et méthodologique de Larin trouve des contours précis plus tard en 1928, dans ses deux articles sur les usages urbains où l'auteur revendique l'actualité d'une linguistique sociale: «Sur une étude linguistique de la ville» [*O lingvističeskom izučenii goroda*] et «Une caractéristique linguistique de la ville» [*K lingvističeskoj xarakteristike goroda*]³⁵. Comme l'indiquent les titres de ses articles, le linguiste soviétique s'intéresse aux usages urbains qui lui sont contemporains, plus précisément aux rapports entre la situation sociale et la langue, intérêt que partagent plusieurs des ses collègues dans ces années-là.

Larin choisit cet objet parce qu'il est convaincu que c'est l'étude des usages urbains qui permettrait de dégager et de décrire les facteurs sociaux dans le fonctionnement du langage. Il constate d'emblée l'absence de telles recherches sur le terrain russe car, d'après lui, les faits linguistiques décrits jusqu'alors provenaient de textes écrits tirés essentiellement d'œuvres littéraires. Par ailleurs, Larin cherche à affranchir l'étude des usages urbains de celle de la langue «littéraire» en tant que langue de culture, même si cette dernière se serait formée historiquement dans les villes:

«L'élaboration d'une “linguistique sociologique” (ou “sociologie linguistique”) se fait depuis peu en France et en Allemagne et n'est pratiquement pas entamée chez nous. L'essentiel des données scientifiquement exploitables ont été recueillies par la dialectologie ethnologique des cinquante dernières années. Les langues “littéraires” n'ont pas été étudiées de ce point de vue bien que la science ait accumulé chemin faisant beaucoup de faits pertinents d'ordre sociologique (par exemple dans les travaux de l'académicien Šaxmatov sur la langue “littéraire” russe). Il existe peu de données et il n'y a pratiquement pas d'études sur les “parlers urbains”, exception faite pour l'usage “littéraire”. À mon avis, c'est cette dernière lacune qui freine le plus les investigations actuelles en linguistique sociologique»³⁶.

Larin propose une nouvelle stratégie d'investigation qui tranche avec le passé, à savoir étudier d'abord la composition et la structure des pratiques linguistiques urbaines réelles, ensuite seulement l'interaction linguistique entre la ville et la campagne, ce qui diverge de l'étude du rapport entre la langue «littéraire» et les dialectes car les langues de culture ne représenteraient plus des usages réels de telle ou telle ville:

³⁴ *Ibid.*, p. 162.

³⁵ Larin 1928a [1977] et 1928b [1977].

³⁶ Larin 1928b [1977, p. 189].

«Les langues “littéraires” sont génétiquement liées à la ville mais ce berceau leur est devenu “trop petit” à point tel qu’elles ne peuvent pas se substituer aux usages urbains et représenter la culture linguistique urbaine»³⁷.

Larin ne critique pas les recherches sur les langues «littéraires» en tant qu’usages cultivés, il reconnaît même leur utilité, mais il affirme que de telles recherches ne sont pas complètes sans une *étude préalable des «parlers urbains»*. Les langues dites «littéraires», n’étant l’apanage que d’une couche supérieure de la communauté urbaine, sont délimitées par les frontières d’une ville donnée, plus tard de toutes les villes en tant que langues d’État, certaines en tant que langues de culture, c’est-à-dire supraétatiques, internationales, mais elles restent en contact avec les usages urbains réels:

«On ne peut pas aborder une analyse sociologique de la langue “littéraire” sans avoir étudié son milieu linguistique effectif, autrement dit d’autres types de la langue écrite et toutes les variétés du parler au sein de la communauté urbaine en question»³⁸.

L’absence d’une «dialectologie de la ville» explique, d’après Larin, le peu de recherches sur l’usage cultivé (ou «littéraire»), le retard sensible et même l’absence de travaux en linguistique sociologique en Union soviétique.

Larin expose les points de vue qui constituent un modèle d’interactions linguistiques urbaines et qui méritent tout notre intérêt. Le point primordial est l’affirmation d’une polyglossie urbaine en tant que caractéristique nécessaire de la ville. Toute grande ville connaîtrait une forme de plurilinguisme [*mnogo jazykov*]³⁹ conflictuel en tant que reflet d’une cohabitation conflictuelle entre citadins et d’un mélange de plusieurs cultures, que Larin comprend aussi bien comme appartenance sociale (paysanne, ouvrière, petite-bourgeoise, etc.) qu’appartenance linguistique (les citadins provenant de différentes régions de l’ancien Empire russe véhiculeraient des marques langagières de leurs régions d’origine respectives). Pour Larin, la langue est un facteur de différenciation sociale au même titre que d’intégration sociale:

«Seuls les sauvages possèdent probablement un seul dialecte... Dans les conditions étatiques actuelles, deux (ou plus) dialectes sont imposés à tout un chacun avec plus ou moins d’obligation. La variation linguistique urbaine est par conséquent double: elle consiste non seulement en une rencontre de communautés de langues différentes (appelons cela “plurilinguisme de la ville”), mais également en une pluralité de compétences linguistiques au sein de chaque groupe

³⁷ *Ibid.*, p. 190.

³⁸ *Ibid.*, p. 191.

³⁹ L’emploi des termes «langue», «dialecte» ou «parler» n’est pas rigoureux chez Larin et renvoie tantôt à un usage en tant que réalisation particulière du système de la langue (sociale ou régionale), tantôt à l’emploi d’une langue étrangère à celle pratiquée également dans la communauté en question (de la cohabitation de deux ou plusieurs systèmes linguistiques distincts).

(soudé par un parler commun), autrement dit en une maîtrise de deux ou plusieurs dialectes, en une polyglossie embryonnaire ou parfaite de citoyens»⁴⁰.

Tout citoyen serait le locuteur d'un parler «d'origine» et d'un parler «universel», orienté vers un milieu social plus large (langues «mondiales» pour les couches supérieures, langue livresque pour des classes peu cultivées). Larin souligne qu'il n'est pas contre une nécessité pratique d'avoir une langue d'État commune⁴¹, mais critique sévèrement une «intervention barbare du pouvoir», qui ne ferait que freiner l'expansion d'une langue donnée, il est également contre une attitude «passive» (protection des langues minoritaires), mais pour une politique linguistique qui serait en phase avec la réalité linguistique. Larin attribue la responsabilité de ces phénomènes nuisibles pour une vie «normale» des langues à une certaine linguistique «dogmatique» qui n'est autre que la linguistique «traditionnelle»:

«Dans la linguistique traditionnelle, aussi bien historique que théorique, persiste une idée reçue du caractère monolingue des groupes sociaux (donc du caractère prétendument monolingue de l'individu). Tout comme en reconstituant une protolangue, on croyait en son unicité pour de grandes formations sociales du passé lointain, de même pour donner un fondement linguistique au nationalisme on partait du dogme de la nation monolingue (voir, par exemple, chez Potebnja); enfin, en raison de la même "superstition", on se représente la situation d'un avenir lointain comme une expansion universelle d'une seule langue»⁴².

Larin met en garde les linguistes contre un interventionnisme dans la vie de la langue sur des bases aussi peu scientifiques qui sont, d'après lui, des représentations profanes sur l'évolution linguistique. Il ne donne pas pour autant d'explications détaillées sur ce qu'est la vie «normale» d'une langue. Larin reconnaît que la langue dépend de phénomènes ayant lieu dans la communauté parlante, il les divise en trois groupes:

- le poids culturel de la langue en question,
- le caractère de sa base sociale et
- l'intervention du pouvoir politique.

Le linguiste cite des exemples de situations linguistiques à Paris pour le français, à Moscou et à Saint-Petersbourg pour le russe, à Samarkand et Tachkent pour une coexistence non conflictuelle du russe et de

⁴⁰ Larin 1928a [1977, p. 192].

⁴¹ Il s'agit probablement, de la part de Larin, d'une attitude conciliante et politiquement correcte propre à l'époque où d'autres linguistes militaient pour une politique linguistique à tous niveaux et la pratiquaient souvent avec succès comme Jakovlev et Polivanov dans la création d'alphabets pour les peuples soviétiques ayant une langue non écrite. Larin va même jusqu'à citer un article de Marr sur la nécessité d'une langue caucasienne commune («Pour l'étude de la langue géorgienne contemporaine» [*K izučeniju sovremennogo gruzinskogo jazyka*], 1922) auquel le linguiste reconnaît quelque mérite, mais finit par remarquer que l'article ne sort pas du cadre du «monisme linguistique traditionnel» (Larin 1928a [1977, p. 193]).

⁴² *Ibid.*, p. 195; l'auteur souligne.

l'ouzbek, situations dans les centres urbains où les changements linguistiques seraient essentiellement dus à ces trois facteurs externes, que Larin ne définit pas davantage, mais il profite de ces exemples pour affirmer de nouveau son idée centrale du *plurilinguisme urbain*:

«L'avenir appartient à la situation linguistique de ce dernier type (Tachkent), mais avec une nette délimitation des langues en usage et avec un arrêt définitif de la lutte entre les langues, autrement dit à une polyglossie équilibrée et totale»⁴³.

Il est intéressant que Larin partage, d'une part, les opinions de bon nombre de ses contemporains et collègues sur l'avenir radieux où il n'y aura plus de place pour des guerres à cause de la langue ou de la religion, un idéal communiste, mais d'autre part, il est farouchement contre l'idée d'une langue mondiale, qu'elle soit artificielle ou naturelle, idée également très en vogue à l'époque. Larin ne conçoit pas l'humanité du futur comme une entité homogène et monolithique, mais comme un ensemble pluriel. Cette pluralité serait déjà en œuvre dans les plus gros centres urbains et Larin prône son étude scientifique. C'est bien dans les villes que tout se passe du point de vue de Larin et il formule des prédictions parfois hasardeuses, parfois visionnaires:

«L'étude linguistique de la ville n'est qu'à ses débuts. Mais déjà maintenant on peut dégager des processus primordiaux: de petits groupes linguistiques peu cultivés disparaissent, le bilinguisme s'élargit, le nombre de polyglottes augmente. Des langues qui prétendent à un usage universel ne survivent pas toutes, mais le nombre de telles langues est en augmentation. D'abord, c'était l'espagnol, le français et l'anglais, ensuite l'allemand, l'italien et le russe, s'y rajouteront dans le futur une des langues turciques, une langue des Indes et le chinois. Chaque langue aura sa sphère d'usage privilégié, mais sans frontières linéaires, avec des zones de cohabitation sans heurt»⁴⁴.

Une politique linguistique que Larin défend, me semble-t-il, sincèrement et ardemment est celle qui soutient un bilinguisme urbain lettré. Pour qu'une telle politique soit possible, la linguistique devrait revoir ses idées sur la notion de langues «littéraires» ou de culture et élaborer une nouvelle théorie linguistique des langues «littéraires».

Les idées de Larin sur le bilinguisme urbain peuvent sembler en contradiction avec la réalité linguistique de son époque. En effet, la partie écrasante des habitants des centres urbains russes comme Moscou ou Petrograd n'étaient ni polyglottes ni bilingues. Larin reconnaît cet état de fait et le déplore car la Russie serait très en retard sur son époque et ne vivrait pas assez de tensions linguistiques à cause de l'absence d'apprentissage d'autres langues à l'école, d'un niveau de culture médiocre des nouveaux

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 196.

citadins soviétiques. Larin donne plusieurs exemples recueillis lors de discours publics, typiques de l'époque d'après la révolution, qui témoignent d'un manque de culture manifeste des citadins soviétiques bilingues, ces derniers mélangeant sans cesse des formes issues de langues différentes, de l'ukrainien et du russe par exemple. Larin explique également le retard de la Russie par un nombre important d'anciens paysans dans les villes russes:

«Un tel obscurcissement de la frontière entre les dialectes ne peut perdurer que dans un milieu peu cultivé et sans différenciation linguistique où le sens de la norme linguistique n'est soutenu par aucune mesure sociale, ce qui a lieu à la campagne, rarement en ville»⁴⁵.

Cependant, le linguiste a de l'espoir pour les villes soviétiques car, d'après lui, l'enseignement scolaire et la communication constante avec des porteurs de l'usage normalisé rétabliront les frontières entre les langues dans les consciences des locuteurs et ensuite dans leur usage:

«L'essor culturel mène à une réglementation de la vie linguistique: d'une pauvreté linguistique à une accumulation et à un usage de plus en plus pertinent de moyens linguistiques en passant par le stade de croisement et d'une alternance aléatoire de langues vers une parfaite polyglossie»⁴⁶.

Je retiens de l'article de Larin présenté ici l'appel de l'auteur aux linguistes d'entreprendre des descriptions linguistiques des usages contemporains réels sans porter de jugement et de rompre avec la linguistique traditionnelle russe qui ne se préoccupait que de la langue «littéraire» (en tant que langue de culture ayant des liens privilégiés avec les belles lettres) au mépris de la réalité mais qui donnait des prescriptions au nom de sa science. Je retiens également la vision qu'a Larin du sujet parlant: c'est un sujet «pluriel» par définition, ayant le droit d'être «pluriel» de par ses langues et de par ses cultures. Je remarque néanmoins que le linguiste réserve ces droits uniquement aux citadins et non aux paysans. Il s'agit de citadins qui chercheraient à se cultiver, à devenir conscients des normes linguistiques qui gèrent leurs usages pour éviter des mélanges entre plusieurs langues (plusieurs systèmes), mélanges considérés par Larin comme négatifs. L'idée de Larin qu'une conscience des normes influe sur l'usage réel est intéressante et semble moderne. Néanmoins, il serait, à mon avis, prématuré de conclure à un programme d'étude d'un «imaginaire linguistique» chez les locuteurs, l'intention de Larin est d'entreprendre avant tout des descriptions de faits linguistiques.

La pluralité légitime d'usages linguistiques est présentée et défendue avec plus de détails et de rigueur dans le second article de Larin de 1928 «Sur une étude linguistique de la ville».

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 197.

Larin constate une nouvelle fois un retard dans l'étude du quotidien linguistique [byt] de la ville, insiste sur la nécessité d'un travail collectif. Ce retard serait à l'origine, d'après Larin, des explications banales et incomplètes de l'histoire (de la genèse) et de la stylistique (de la division) des langues dites «littéraires». Larin réfute l'argument de la révolution russe qui mettrait en difficulté une telle recherche. Larin impute ce retard à l'intérêt traditionnel des linguistes russes pour les langues «littéraires», intérêt qui a justement mis à l'écart de la science l'étude des usages urbains. Cet intérêt s'expliquerait également par une relative facilité d'une telle étude qui n'aurait pas besoin d'investigations de terrain. En effet, les linguistes étudient la langue dans les œuvres littéraires avant tout, en présupposant que les écrivains ont déjà fait tout le travail à la place des linguistes pour dégager la norme sociale en usage. Dans cette optique, les faits non attestés dans les œuvres littéraires sont présentés sporadiquement et analysés par rapport à la norme littéraire écrite. Même dans les travaux dialectologiques, descriptions de terrain par essence, les dialectes sont toujours présentés dans leur rapport à la langue écrite et non en tant que tels.

En ce qui concerne les usages «non littéraires» mais pas dialectaux pour autant, ils acquièrent un statut peu clair dans les travaux des linguistes:

«Il était quand même impossible de passer complètement à côté de types de parole “non littéraires”... En tombant dans le domaine de la dialectologie, ces données ont été baptisées du terme vague de “parlers petits-bourgeois” [meščanskije govory]»⁴⁷.

Le plus souvent, remarque Larin plus loin, les usages urbains «non littéraires» reçoivent un statut intermédiaire entre le style élevé et le style bas de la langue: quand les linguistes russes parlent d'argots, ils les traitent soit comme une vulgarisation de la langue «littéraire», soit comme un anoblissement de l'usage paysan. Larin appelle à réfuter catégoriquement «ces jugements patriarcaux».

L'essentiel de l'article de Larin est consacré précisément à la définition de la notion linguistique d'«argot» [žargon]. En prenant en considération les apports des linguistes occidentaux, Larin propose son concept de l'argot urbain:

«Les argots urbains, qu'ils soient oraux ou écrits, doivent être considérés comme le troisième cercle [en dehors des dialectes et de la langue “littéraire”] de phénomènes linguistiques, parce que: 1) considérés comme un tout, ils ne coïncident ni avec la langue “littéraire” ni avec les dialectes de la campagne (même si *a priori* personne n'en doutait), 2) ils sont spécifiques du point de vue de leur base sociale et du point de vue de leurs propriétés purement linguistiques et ne peuvent par conséquent être ramenés aux deux premières sphères de

⁴⁷ Larin 1928b [1977, p. 181]. La dénomination «parlers petits-bourgeois» se retrouve dans les travaux de V.M. Žirmunskij, un chercheur considéré comme «sociolinguiste» par la linguistique soviétique.

la langue, 3) ils demandent une étude spéciale car ils possèdent un trait spécifique d'ordre théorique, qui conduit à élaborer des méthodes scientifiques à part. Il s'agit d'un *conditionnement réciproque étroit entre deux ou plusieurs systèmes linguistiques, qui se trouvent à la disposition de tout groupe social* (et donc de tout individu) car le groupe social donné (ou l'individu) appartient en même temps à plusieurs collectifs jouant des rôles sociaux différents»⁴⁸.

Larin appuie ses propositions par des données statistiques et sociologiques sur l'accroissement sans précédent de la population urbaine dans les pays industrialisés⁴⁹, ces données montrent que la composition des villes est très différente de celle des villages et comporte un grand nombre d'«étrangers» de toutes sortes. Larin réaffirme dans cet article sa thèse du *plurilinguisme* de la ville, en appliquant ce terme à la situation urbaine monolingue (russo-phonie, par exemple) où tout individu citadin posséderait des compétences linguistiques multiples suivant le contexte de communication. Larin postule que les locuteurs vivant dans les mêmes conditions socio-économiques *peuvent* partager un usage linguistique particulier, différent de celui d'un autre groupe. Pour Larin, ce postulat demande à être confirmé par des données linguistiques:

«Ce groupe socio-économique qu'on a dégagé correspond-il à une communauté linguistique? Peut-on supposer que la ville compte autant de dialectes que de métiers ou de catégories socio-économiques? Tant qu'il n'y a pas de données fiables sur la vie linguistique urbaine, il est impossible de donner une réponse scientifique. Il est possible de formuler *a priori* quelques hypothèses en se basant essentiellement sur l'analyse de telles données en Occident»⁵⁰.

⁴⁸ Larin 1928b [1977, p. 182-183; l'auteur souligne].

⁴⁹ Larin se réfère au livre d'A.F. Weber *The Growth of Cities in the Nineteenth Century* (1899), traduit et paru à Saint-Petersbourg en 1903. En comparant les données de cet ouvrage avec les statistiques du recensement de la population, mené en Union soviétique en 1926, Larin prédit une augmentation sans précédent de la population urbaine soviétique, prédiction qui s'est avérée juste par la suite. Actuellement, plus de 70% de la population de la Russie habite en ville.

⁵⁰ Larin 1928b [1977, p. 184]. Larin s'appuie sur le livre de L. Sainéan *Le langage parisien au XIX^e siècle* (1920) et considère ce linguiste français comme fondateur d'une vraie étude des argots et du bas-langage. Dans la vision de Sainéan, les argots français ne constituent plus des usages distincts, leur différence relevant essentiellement du vocabulaire. Larin est très critique envers les travaux d'A. Delvau et de M. Cohen sur le même sujet. Larin exprime son désaccord catégorique avec Cohen pour qui la structure de l'argot est partielle, c'est-à-dire incomplète si on la considère par rapport à la langue «littéraire», Larin est également contre la distinction entre les argots et les langues spéciales (professionnelles) chez Cohen. Du point de vue de Larin, les langues spéciales n'ont que leur propre lexique, une terminologie particulière, et n'existent pas en tant que systèmes à part entière. Le linguiste soviétique est également très critique à l'égard des travaux allemands sur les usages de différents groupes de population (Gunther L. *Die deutsche Gaunersprache* [1919]; Kluge Fr. *Deutsche Studentensprache* [1895] et *Seemannssprache* [1911]). Dans leurs grandes lignes, les points de vue de Larin sont proches de ceux de Sainéan, même si le linguiste soviétique propose un modèle innovateur, exposé dans les pages qui suivent.

Larin propose son modèle linguistique de l'usage «argotique» où l'argot possède ses propres traits systémiques et est l'usage d'un groupe social donné: «Une nature sociale (et pas individuelle) de l'argot, son caractère systémique et sa stabilité (existence d'une norme propre à l'argot) sont ses traits les plus importants»⁵¹.

L'argot ne serait jamais le seul usage qu'un individu possède mais existerait dans une situation de bilinguisme où la série argotique est *primaire*, la mieux maîtrisée, «d'origine», l'autre série étant à définir:

«Il faut appeler “locuteur de l'argot” toute personne pour qui la langue “littéraire” ou tout autre type linguistique est tout aussi secondaire, difficilement maîtrisable, exotique que de véritables argots pour nous. Ce point de vue nous fait réfuter le poncif partagé par les chercheurs français pour situer les argots: ont-ils leur propre phonétique, leur propre morphologie? (Leur lexique “spécifique” est hors de doute.) *L'argot appartient aux langues mixtes*, surtout en raison du bilinguisme de leurs locuteurs. Les argots possèdent leur propre phonétique et leur propre morphologie bien qu'elles ne soient pas “spécifiques” ou originales. Mais il n'existe aucune différence de principe entre les argots et les langues “littéraires” (qui sont aussi toujours mixtes), il n'y a qu'une différence quantitative relative»⁵².

Il est important de relever que, une fois de plus, Larin relativise l'importance de l'usage «littéraire» dans le fonctionnement du langage et dans l'étude linguistique. D'ailleurs, la langue «littéraire» en tant qu'usage cultivé prestigieux ne serait qu'un des candidats potentiels à être la seconde série chez les locuteurs de l'argot. Pour Larin, toute ville voit apparaître un usage plus ou moins homogène, forme véhiculaire partagée par tous les citadins:

«L'intensité des échanges, une population beaucoup plus homogène, une solidarité croissante des citadins mèneront inévitablement à la formation d'un parler urbain homogène, qui existera parallèlement mais ne coïncidera pas avec la langue “littéraire” livresque»⁵³.

De cette façon, Larin déplace la réalité de la langue «littéraire» vers des textes uniquement écrits. Mais quelle que soit cette seconde série dans l'usage du locuteur de l'argot, elle serait inévitablement moins bien maîtrisée par le sujet parlant que l'argot:

«Seul un certain système langagier qui est une base première pour un groupe social peut s'appeler “argot”. À la différence des dialectes paysans et de la langue littéraire, ce système possède toujours une série linguistique parallèle étroitement liée et pour beaucoup identique à la première. Pour nous, le trait spéci-

⁵¹ Larin 1928b [1977, p. 184].

⁵² *Ibid.*; l'auteur souligne.

⁵³ *Ibid.*

fique du bilinguisme argotique consiste dans une perception floue de la seconde série»⁵⁴.

Larin propose de soumettre son modèle à une vérification empirique par des études de terrain qui prendraient en compte les contextes linguistique et extralinguistique, travaux qui manquent cruellement, d'après le linguiste, à l'avancement de la linguistique sociale descriptive⁵⁵.

À la lecture des travaux de Larin que je viens de présenter, il est possible de résumer sa position de linguiste comme ceci:

— du point de vue théorique, le linguiste soviétique rompt avec la tradition aussi bien russe qu'occidentale en écartant la langue des belles lettres en tant que source de descriptions en linguistique. La langue «littéraire», en tant que langue de culture qui serait éventuellement en usage chez certains groupes de locuteurs, ne fait pas partie non plus des recherches linguistiques d'après Larin, car il n'y a pas de cadre théorique adéquat pour décrire cet objet;

— du point de vue méthodologique, Larin revendique une linguistique empirique qui décrit son objet à partir de corpus de faits réellement attestés;

⁵⁴ *Ibid.*, p. 186.

⁵⁵ Larin juge les quelques rares travaux, parus sur le fonctionnement de la langue russe après la révolution, peu satisfaisants. Ainsi, il critique le livre d'A.M. Seliščev *La langue de l'époque révolutionnaire: observations sur la langue russe des dernières années (1917-1926)* [*Jazyk revoljucionnoj èpoxi: iz nabljudenij nad russkim jazykom poslednix let (1917-1926)*] (1928), salué et très cité dès sa sortie, interdit peu après à cause de citations de L. Trockij, de L. Kamenev et d'autres bolcheviks en disgrâce, réédité en 2003 (Seliščev 1928 [2003]). Seliščev constate une masse grandissante d'écarts par rapport à l'usage du russe d'avant la révolution, mais il s'agit, d'après le texte de Seliščev, d'écarts essentiellement lexicaux. Le linguiste explique ces changements par les événements des années 1917-1926 sans entrer dans les détails de ces changements socio-politiques, ce qui lui évite de donner des appréciations préjudiciables. Larin reconnaît la richesse des exemples présentés dans ce livre, il remarque pourtant qu'il s'agit surtout du lexique, rarement authentique et tiré d'œuvres littéraires sans critique des sources. Larin n'y voit donc rien de nouveau du point de vue de la méthode, l'ouvrage de Seliščev contenant peu d'indications sur les conditions de ses observations, mais de longues listes de «nouveaux mots». La critique la plus virulente est adressée à l'encontre de la définition de l'objet linguistique chez Seliščev, pour qui il n'y a que la langue «littéraire» et les dialectes paysans, les innovations linguistiques (lexicales) sont toujours présentées en rapport avec la langue «littéraire», plusieurs «nouveautés» n'étant pas si nouvelles que cela, du point de vue de Larin. Le travail de Seliščev est cité actuellement en Russie comme un exemple de travail en sociolinguistique (Čudakova 2007, p. 262-265; Krysin, Belikov 2001, p. 15), même si les auteurs relèvent les lacunes méthodologiques du texte de Seliščev (Krysin, Belikov 2001, p. 15; Alpatov 1999, p. 229; Vaxtin, Golovko 2004, p. 21). Il faut noter néanmoins l'attitude non axiologique de Seliščev à l'égard des «soviétismes» qu'il décrit. M. Čudakova, qui soutient la thèse d'un génocide organisé contre la langue russe durant toute l'époque soviétique qui aurait opéré par une introduction massive du lexique «soviétique», politisé et idéologique, qualifie l'attitude du linguiste soviétique de fataliste. Čudakova pense que l'absence d'une méthode apparente chez Seliščev est sa vraie méthode: il s'agirait d'une ruse, d'un camouflage et elle qualifie de «naïfs» (Čudakova 2007, p. 264) les linguistes qui ne prennent pas le livre de Seliščev pour une recherche scientifique. J'avoue que j'appartiens à ces linguistes «naïfs».

— les textes de Larin donnent une image particulière de l'individu parlant: il est par définition «pluriel» car il recourt dans son usage à deux ou plusieurs formes linguistiques qui co-existent et que le linguiste doit dégager et décrire sans jugement de valeur. Leurs caractéristiques linguistiques précises et leurs situations d'emploi, c'est-à-dire les facteurs internes et externes (sociaux) de leur fonctionnement, doivent être dégagés par des investigations de terrain. Dans la conception de Larin, certains de ces usages seraient mieux maîtrisés et il leur donne le nom d'«argots». Cette approche est différente de la linguistique traditionnelle russe où le locuteur cherche à maîtriser la forme de culture ou de prestige pour une meilleure communication avec autrui: chez Larin, l'argot est mieux maîtrisé que l'usage commun urbain, forme de prestige;

— l'emploi des termes «plurilinguisme» et «bilinguisme» me semble ambigu. Est-ce le reflet d'un vrai problème linguistique ou un choix maladroit des termes? Si c'est un problème linguistique, s'agit-il de deux étapes successives dans l'histoire des usages urbains: d'abord le bilinguisme argot / usage urbain commun, ensuite quand l'usage urbain grâce à une diffusion massive par l'enseignement, l'administration, etc. devient l'apanage de tous les citoyens, les argots disparaissent et à leur place vient le plurilinguisme dans le sens communément admis (cohabitation de plusieurs langues)? Larin n'est pas clair à ce sujet.

Les articles de Larin contiennent quelques concessions à l'époque comme un avenir pacifique radieux (sans heurts sociaux et linguistiques), une vision quelque peu péjorative de la paysannerie, classe sans avenir et dont l'usage doit par conséquent se dissoudre dans d'autres usages, des références à Marr. Ces passages n'obscurcissent pas pour autant les thèses principales de Boris Larin.

Dès les années 1930, Larin abandonne l'étude des usages oraux urbains. Il publie plusieurs articles, somme toute consensuels, dans la revue de M. Gorki *Literaturnaja učeba*, essentiellement sur les particularités stylistiques de différents auteurs comme A. Tchekhov ou M. Gorki lui-même, se consacre à des problèmes de grammaire russe et surtout à la lexicologie. Son intérêt pour les usages oraux ne disparaît pas pour autant, Larin participe activement à la préparation d'expéditions dialectologiques et à la rédaction de dictionnaires de différents dialectes russes⁵⁶. Le linguiste travaille dès 1944, en pleine guerre, sur une de ses œuvres les plus importantes sur l'usage oral à l'époque de la Russie moscovite des XV^{ème}-XVII^{ème} siècles qu'il décrit à partir du corpus de notes et de mémoires de voyageurs étrangers sur le russe de cette période⁵⁷. Larin en fait un exposé en 1944 à Leningrad, ensuite seulement en 1960, après la mort de Staline. Lors de son intervention de 1960, Larin réaffirme ses thèses des années 1920 sur ce que

⁵⁶ La bibliographie complète des travaux de Larin est consultable sur <http://www.ruthenia.ru/apr/textes/larin/bibliogr.htm>.

⁵⁷ Larin 1960 [1977].

doit être une recherche en linguistique, une déclaration qui ressemble fort à une profession de foi:

«Un problème qui reste pratiquement inabordable par les linguistes est celui de la langue parlée à l'époque soviétique... Tous les efforts aussi bien des instituts académiques que des linguistes universitaires travaillant dans le domaine des langues modernes sont dirigés vers une normalisation de la langue et vers une élévation de sa culture, ceci tant pour l'orthographe et la grammaire que pour l'usage. On étudie des dialectes paysans, mais dans la dialectologie règne une orientation historique tandis que la parole orale de la population urbaine qui varie d'un district à l'autre, d'un milieu culturel à l'autre, reste en dehors du champ d'investigation. Les types de parole plus larges, supralocaux sont postulés mais ne sont point étudiés. Cet état de choses s'explique également par des raisons théoriques: en ignorant les dialectes sociaux excepté les dialectes paysans, ceux qui devraient poser ouvertement le problème de la langue parlée préfèrent discuter de mille et un styles de la langue "littéraire" en tant que sublimation des dialectes sociaux *afin de préserver le dogme de l'unité et de l'étendue à tout le peuple des langues "nationales"*. Je considère ce dogme comme une abstraction scolastique freinant notre travail aussi bien dans le domaine des langues modernes que dans celui de la linguistique historique»⁵⁸.

Ainsi, Larin s'inscrit en faux contre les concepts de langue «littéraire», «nationale», «du peuple entier» qui sont, pour lui, une généralisation hâtive et une substitution inadmissible de descriptions véritablement scientifiques qui ne se font toujours pas. Larin n'entamera pas, lui non plus, de telles descriptions et consacra ses derniers travaux essentiellement à la lexicologie. Cependant, le linguiste donne beaucoup de son temps et de son énergie à l'enseignement. Ses idées sur les investigations de terrain ont reçu une reconnaissance surtout dans les universités de province: dans les universités de Perm' en Oural ou de Krasnojarsk en Sibérie centrale où depuis les années 1970 jusqu'à aujourd'hui sont menées des recherches sur les «sociolectes»⁵⁹.

4. CONCLUSION

Je remets en question la thèse d'une sociolinguistique soviétique des années 1920-1930 en tant que précurseur de la sociolinguistique occidentale, mais aussi en tant que courant linguistique uni et homogène. En effet, tous les auteurs reconnaissent d'emblée deux choses, à savoir: l'absence quasi totale de travaux en linguistique sociale du côté russe et la reconnaissance du début de telles recherches à l'Occident. Si les linguistes soviétiques de cette époque s'intéressent au «social» dans la langue et sont partisans d'une poli-

⁵⁸ *Ibid.*, p. 163; nous soulignons.

⁵⁹ Cf. par exemple l'article de T.I. Erofeeva, linguiste de la ville de Perm', sur la notion de sociolecte où elle se réfère directement à Larin et expose ses points de vue (Erofeeva 2002).

tique linguistique active, ils ne partagent pas la même vision de l'objet de la linguistique sociale, proposent des méthodes différentes pour constituer un corpus de données et d'en faire une description.

Ainsi, les travaux de Larin manifestent une volonté d'isoler l'objet de la linguistique sociale en tant que science indépendante, de le définir et de tracer les voies d'accès à cet objet. Pour ce faire, Larin écarte catégoriquement la langue dite «littéraire» du domaine de la linguistique, un vœu resté ignoré par les sociolinguistes soviétiques où c'est précisément la langue «littéraire» qui est un des concepts centraux⁶⁰.

© Margarita Schoenenberger

⁶⁰ Cf. Schoenenberger 2004.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEKSANDROV Daniil Aleksandrovič, 1996: «Počemu sovskie učenyje perestali pečatat'sja za rubežom: stanovlenie samodostatočnosti i izolirovanosti otečestvennoj nauki, 1914-1940», *Voprosy istorii estestvoznanija i texniki*, 1996, fasc. 3, p. 3-24. [Pourquoi les savants soviétiques ont cessé de publier à l'étranger: apparition d'une autosuffisance et d'un isolement de la science soviétique, 1914-1940]
- , 2002: «Sovetizacija vysšego obrazovanija i stanovlenie sovsckoj naučno-issledovatel'skoj sistemy», in Kolčinskij È.I., Xajnemann M. (éds), 2002, p. 152-165. [La soviétisation de l'instruction supérieure et la formation du système soviétique des sciences et des recherches]
- ALPATOV Vladimir Mixajlovič, 1999: *Istorija lingvističeskix učenij*. Moskva: Jazyki russkoj kul'tury, 2^{ème} éd. [Histoire des théories linguistiques]
- AŠNIN Fedor Dmitrievič, ALPATOV Vladimir Mixajlovič, NASILOV Dmitrij Mixajlovič, 2002: *Repressirovannaja tjurkologija*. Moskva: Vostočnaja literatura. [La turcologie victime de répressions]
- BERENDT [BEHRENDT] L.-D., 2002: «Institut krasnoj professury: "kuznica" kadrov sovsckoj partijnoj intelligencii», in Kolčinskij È.I., Xajnemann M. (éds), 2002, p. 166-197. [L'Institut du professoriat rouge: la «forge» des cadres de l'intelligentsia soviétique du parti]
- BEREZIN Fedor Mixajlovič, 1975: *Istorija lingvističeskix učenij*. Moskva: Vysšaja škola. [Histoire des théories linguistiques]
- , 2002: «Boris Aleksandrovič Larin», in Berezin F.M. (éd.), *Otečestvennye lingvisty XX veka*, vol. I-III (2002-2003). Vol. I, Moskva: INION RAN, p. 232-254.
- BOGDANOV Konstantin Anatol'evič, 2005: «Nauka v èpičeskiju èpoxu: klassika fol'klora, klassičeskaja filologija i klassovaja solidarnost'», *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2005, fasc. 78, p. 86-125. [La science à l'époque épique: les classiques du folklore, la philologie classique et la solidarité de classe]
- ČUDAKOVA Mariëtta Omarovna, 2007: «Jazyk raspavšejsja civilizacii», in Čudakova M.O. *Novye raboty. 2003-2006*. Moskva: Vremja, p. 234-348. [La langue d'une civilisation désagrégée]
- DAVID-FOX Michael, 1998: «From Symbiosis to Synthesis: The Communist Academy and the Bolshevization of the Russian Academy of Sciences, 1918-1929», *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 1998, vol. 46, fasc. 2, p. 219-243.

- DMITRIEV Aleksandr Nikolaevič, 2004: *Marksizm bez proletariata: Georg Lukač i rannjaja Frankfurtskaja škola v 1920-1930 gg.* Moskva – Sankt-Peterburg: Letnij sad – Izdatel'stvo Evropejskogo universiteta v Sankt-Peterburge. [Le marxisme sans prolétariat: Georg Lukács et les débuts de l'École de Francfort dans les années 1920-1930]
- , 2007: «“Akademičeskij marksizm” 1920-1930-x godov: zapadnyj kontekst i sovetskie obstojatel'stva», *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2007, fasc. 88, p. 10-38. [Le «marxisme académique» des années 1920-1930: contexte occidental et circonstances soviétiques]
- DUBROVSKIJ Aleksandr Mixajlovič, 2005: *Istorik i vlast'. Istoričeskaja nauka v SSSR i koncepcija istorii feodal'noj Rossii v kontekste politiki i ideologii (1930-1950)*. Brjansk: Izdatel'stvo Brjanskogo gosudarstvennogo universiteta. [L'historien et le pouvoir. La science historique en URSS et la conception de l'histoire de la Russie féodale dans le cotexte politique et idéologique]
- EROFEEVA Tamara Ivanovna, 2002: «Ponjatie “sociolekt” v istorii lingvistiki XX veka», in *Izmenjajuščijsja jazykovoju mir. Materialy Meždunarodnoj naučnoj konferencii (Perm', Permskij gosuniversitet, nojabr' 2001)*. Perm': Permskij universitet, <http://language.psu.ru/bin/view.cgi?art=0061&lang=rus> [La notion de sociolecte dans l'histoire de la linguistique du XX^{ème} siècle]
- ESAKOV Vladimir Dmitrievič, 1994: «Ot Imperatorskoj k Rossijskoj Akademii nauk v 1917 godu», *Otečestvennaja istorija*, 1994, fasc. 6, p. 120-138. [De l'Académie des Sciences impériale à l'Académie des Sciences de Russie en 1917]
- GOLOVKO Evgenij Vasil'evič, VAXTIN Nikolaj Borisovič, 2004: *Sociolingvistika i sociologija jazyka*. Sankt-Peterburg: Evropejskij centr v Sankt-Peterburge. [La sociolinguistique et la sociologie du langage]
- GRAHAM Loren R., 1975: «The Formation of Soviet Research Institutes: A Combination of Revolutionary Innovation and International Borrowing», in *Social Studies of Science*, 1975, vol. 5, № 3 (August), p. 303-329.
- GUXMAN Mirra Moiseevna, 1972: «U istokov sovetskoj social'noj lingvistiki», in *Inostrannye jazyki v škole*, 1972, № 4, p. 2-10. [Aux origines de la linguistique sociale soviétique]
- JAKUBINSKIJ Lev Petrovič, 1930: «Klassovyj sostav sovremennogo russkogo jazyka. Jazyk krest'janstva», *Literaturnaja učeba*, 1930, fasc. 4, p. 80-92. [Composition de classe de la langue russe moderne]
- , 1932: «Jazyk proletariata», in Ivanov A.M., Jakubinskij L.P. *Očerki po jazyku dlja rabotnikov literatury i dlja samoobrazovanija*. Leningrad – Moskva: GIXL, p. 107-123. [La langue du prolétariat]
- JAROŠEVSKIJ Mixail Grigor'evič (éd.), 1991-1994: *Repressirovannaja nauka*, fasc. 1 (1991) – fasc. 2 (1994). Leningrad (fasc. 1) / Sankt-Peterburg (fasc. 2): Nauka. [La science victime de répressions]

- , 1994: «Marksizm v sovetskoj psixologii (k social'noj roli rossijskoj nauki)», in Jaroševskij M.G. (éd.), 1991-1994, fasc. 2 (1994), p. 24-44. [Le marxisme dans la psychologie soviétique]
- KOJEVNIKOV Alexei [KOŽEVNIKOV Aleksej B.], 2002: «The Great War, the Russian Civil War, and the Interwar Conjunction», *Science in Context*, 2002, vol. 15, fasc. 2 (June), p. 239-275.
- KOLČINSKIJ Èduard Izrailevič, XAJNEMANN [HEINEMANN] Manfred (éds), 2002: *Za železnym zavesom. Mify i realii sovetskoj nauki*. Sankt-Peterburg: Nauka. [Derrière le rideau de fer. Les mythes et la réalité de la science soviétique]
- KONDRAŠOV Nikolaj Andreevič, 1979 [2004]: *Istorija lingvističeskix učenij*. Moskva: Prosveščenie, 2004. [Histoire des théories linguistiques]
- KRYSIN Leonid Petrovič, BELIKOV Vladimir Ivanovič, 2001: *Sociolingvistika*. Moskva: Rossijskij gosudarstvennyj gumanitarnyj universitet. [Sociolinguistique]
- LARIN Boris Aleksandrovič, 1923 [1997]: «O raznovidnostjax xudožestvennoj reči», in Neroznak V.P. (éd.), *Russkaja slovesnost'. Antologija*. Moskva: Academia, 1997, p. 149-162. [Variétés de textes littéraires]
- , 1928a [1977]: «K lingvističeskoj karakteristike goroda», in Larin 1977, p. 189-199. [Une caractéristique linguistique de la ville]
- , 1928b [1977]: «O lingvističeskom izučenii goroda», in Larin 1977, p. 175-189. [Sur une étude linguistique de la ville]
- , 1960 [1977]: «Razgovornyj jazyk Moskovskoj Rusi», in Larin 1977, p. 163-177. [L'usage parlé de la Russie moscovite]
- , 1960 [2010]: «Istoričeskaja dialektologija ruskogo jazyka v kurse lekcij akademika A.A. Šaxmatova i naši sovremennye zadači», in Šaxmatov A.A. *Russkaja dialektologija: lekcii*. Sankt-Peterburg: Izdatel'stvo Sankt-Peterburgskogo gosudarstvennogo universiteta, 2010, p. 5-15. [La dialectologie historique de la langue russe dans les cours de l'académicien A.A. Šaxmatov et nos tâches contemporaines]
- , 1977: *Istorija ruskogo jazyka i obščee jazykoznanie*. Moskva: Prosveščenie. [Histoire de la langue russe et linguistique générale]
- LIXACEV Dmitrij Sergeevič, 1977: «O Borise Aleksandroviče Larine», in Larin 1977, p. 5-10. [Sur Boris Aleksandrovič Larin]
- ONOPRIENKO Valentin Ivanovič, 1990: *Repressirovannaja nauka Ukrainy*. Kiev: Obščestvo «Znanie» USSR. [La science ukrainienne victime de répressions]
- PAPERNO Irina Borisovna, 2002: «Personal Accounts of the Soviet Experience», *Kritika*, 2002, vol. 3, fasc. 4, p. 577-610.
- PAPERNYJ Vladimir Zinov'evič, 2006: *Kul'tura dva. 25 let spustja*. Moskva: NLO. [Culture deux. 25 ans après]

- SCHOENENBERGER Margarita, 2004: «Une sociolinguistique prescriptive: la théorie des langues “littéraires” dans la linguistique soviétique des années 60-90», *Langage et société*, 2004, fasc. 110, p. 25-52.
- , 2009: «La sociolinguistique russe actuelle: deux approches divergentes et non conflictuelles?», in Velmezova E. (éd.), *Philologie slave (Études des Lettres*, 2009, fasc. 4), p. 115-134.
- SELIŠČEV Afanasij Matveevič, 1928 [2003]: *Jazyk revoljucionnoj èpoxi: iz nabljudenij nad russkim jazykom poslednix let (1917-1926)*. Moskva: Èditorial URSS, 2003. [La langue de l'époque révolutionnaire: observations sur la langue russe des dernières années (1917-1926)]
- SOROKINA Marina Jur'jevna, 1997: «Russkaja naučnaja èlita i sovet-skij totalitarizm», in Camutali A.N. (éd.), *Ličnost' i vlast' v istorii Rossii XIX-XX vv. Materialy naučnoj konferencii*. Sankt-Peterburg: Nestor, p. 248-254. [L'élite scientifique russe et le totalitarisme]
- SUSOV Ivan Pavlovič, 1999: *Istorija jazykoznanija*. Tver': Tverskoj gosudarstvennyj universitet. [Histoire de la linguistique]
- ŠOR Rozalija Osipovna, 1939a: «Literaturnyj jazyk», in *Bol'shaja sovet-skaja ènciklopedija*, 1^{ère} éd. Moskva: Gosudarstvennyj institut «Sovetskaja ènciklopedija», t. 37, p. 212. [Langue littéraire]
- , 1939b: «Nacional'nyj jazyk», in *Bol'shaja sovet-skaja ènciklopedija*, 1^{ère} éd. Moskva: Gosudarstvennyj institut «Sovetskaja ènciklopedija», t. 41, p. 398-402. [Langue nationale]
- ŠVEJČER Aleksandr Davidovič, NIKOL'SKIJ Leonid Borisovič, 1978: *Vvedenie v sociolingvistiku*. Moskva: Vysšaja škola. [Introduction à la sociolinguistique]
- THIESSE Anne-Marie, 1999: *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècles*. Paris: Seuil.
- VAXTIN Nikolaj Borisovič, GOLOVKO Evgenij Vasil'evič, 2004: *Sociolingvistika i sociologija jazyka*. Sankt-Peterburg: Evropejskij centr v Sankt-Peterburge. [La sociolinguistique et la sociologie du langage]
- ŽIRMUNSKIJ Viktor Maksimovič, 1936: *Nacional'nyj jazyk i social'nye dialekty*. Leningrad: Goslitizdat. [La langue nationale et les dialectes sociaux]



Boris Aleksandrovič Larin (1893-1964)